
Histoire et critique de l'humanisme

Yves Hersant, Patricia Falguières et Fabienne Durand-Bogaert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15887>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 644-649

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Yves Hersant, Patricia Falguières et Fabienne Durand-Bogaert, « Histoire et critique de l'humanisme », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], 1 2003, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/15887>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

Histoire et critique de l'humanisme

Yves Hersant, Patricia Falguières et Fabienne Durand-Bogaert

Yves Hersant, *directeur d'études*

Le rire des Renaissants

- 1 IL est généralement admis que la Renaissance a prêté au rire et à ses diverses manifestations un intérêt tout particulier : non que la période antérieure, dite médiévale, ait été aussi triste que le prétendait Bakhtine, mais il est patent qu'entre Boccace et Shakespeare se sont diversifiées les attitudes envers le risible et le comique. Au rire a été conférée, notamment, une dignité philosophique sans précédent ; ce sont bien les Renaissants qui, imposant comme un devoir la résistance aux « agélastes » – et forçant quelque peu une formule d'Aristote –, ont voulu faire de l'hilarité le « propre de l'homme ». Ces idées générales ont été revisitées, au cours de l'année, sous la conduite de deux guides bien différents : Georges Bataille, d'une part, qui appréhende le rire comme « forme spécifique de l'interaction humaine » ; Jacques Le Goff, d'autre part, qui a tant insisté sur l'historicité de ce phénomène culturel et social, dont la légitimité varie selon les temps et les lieux. En distinguant (comme ce dernier auteur) les problèmes qui concernent les attitudes à l'égard du rire des problèmes qui concernent ses manifestations, les participants au séminaire ont cheminé dans trois directions.
- 2 Ils ont d'abord tenté de préciser comment, par-delà la relative répression médiévale de l'hilarité, le rire antique a fait retour (avec de notables transformations) ; comment le monothéisme chrétien, qui tend à expulser le rire du domaine divin en le liant au diable, à l'imparfait, à la corruption, a pu se greffer sur la tradition grecque du rire inextinguible des dieux ; comment l'humanisme, en revisitant les mythes anciens (Baubô, Momus...) et en relisant les anciens textes (du Philèbe de Platon aux comédies philosophiques de Lucien, du De Oratore de Cicéron aux mises en garde de Quintilien), a tout à la fois avivé et organisé la contradiction entre son idéal de mesure ou d'harmonie et la valorisation du corps rieur, la « carnavalisation des consciences », l'acceptation des excès d'une hilarité étroitement associée à la connaissance et à l'éros. Issue de la

précédente, une deuxième série de recherches a porté sur quelques thèmes privilégiés : le rire comme expression de l'individuel dans le collectif ; son rapport au pouvoir (examiné à travers le cas particulier des fous de cour) ; son rapport au sacré et au blasphème ; ses usages tant esthétiques qu'éthiques, dans les « élites » comme dans la « culture populaire » ; sa fondamentale ambiguïté, reposant en fin de compte sur le « plaisir étrange d'être certain qu'il n'y a pas de certitude » ; la diversification générique des rires, de l'humour au grotesque, et l'apparition de variantes nationales. Enfin, une attention particulière a été prêtée à quelques textes, parmi lesquels l'Histoire d'un voyage en terre de Brésil, de Jean de Léry, où se pose la question de savoir si le rire des Indiens est la marque d'une innocence originelle ou de la perversion d'hommes déçus ; Lo cunto de li cunti, de Giovan Battista Basile, où la dimension érotique du rire apparaît en pleine lumière ; les œuvres en italien de Giordano Bruno, où est utilisée à des fins cognitives la force corrosive du comique.

- 3 Quelques exposés de collègues ou d'étudiants (Giorgio Stabile, Lakis Proguidis, Anne Vernet, Tristan Macé, Rona Goffen) ont enrichi le séminaire ; pour ma part, sur le même sujet ou sur des sujets apparentés, je suis intervenu dans diverses universités (à Genève, Oslo, Nantes, Sofia, Besançon, Milan, Trieste, Florence, Budapest, Stuttgart), ainsi qu'à l'École des sciences politiques de Paris, à l'ENS de Lyon et au Centre culturel de Cerisy-la-Salle.

Publications

- *La métaphore baroque. D'Aristote à Tesaurus*, Paris, Le Seuil, 2001, 206 p.
- « Rossellini : la Renaissance sur petit écran », *Positif*, 491, 2002, p. 59-63.
- « Le duc, la duchesse et le grand-duc : sur une œuvre de Ludovico Buti », dans *Basilikè Eikon. Renaissance representations of the prince*, sous la dir. de R. Eriksen et M. Malmanger, Rome, Kappa, 2001, p. 103-110.
- « Musique et histoire : Gioseffo Zarlino », *L'Histoire en marge de l'histoire à la Renaissance. Cahiers V. L. Saulnier*, 19, 2002, p. 107-113.
- « De l'Italie de Gautier à l'Italie de Barrès », 48/14. *La Revue du Musée d'Orsay*, 14, 2002, p. 48-55.
- « Préface » à : Claire Jequier, *La Folie, un péché médiéval. La tentation de la solitude*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. I-III.
- « Effets de miroir : la machine à convertir de Ludovico Buti », *Eutopia*, 2, 2002, p. 205-213.

Patricia Falguières, *professeur agrégée*

De Vivès à Vico : institutions, catégories et disciplines du savoir dans l'Europe de la Renaissance. 1. La physique des maniéristes (5) : instrument, machine, fabrique

- 4 PARTANT d'un relevé des instruments scientifiques et des machines I dans les collections encyclopédiques de la seconde moitié du XVI^e siècle, et de leur apparition dans l'iconographie du temps (grotesques du *Stanzino delle matematiche* du Palazzo Vecchio), nous avons poursuivi notre approche de la question de la technique au XVI^e siècle et de

l'acception aristotélicienne de la *mimesis* qui en est le support. Nous nous sommes demandée si la machine et plus généralement la mécanique pouvaient constituer dans la culture (aristotélicienne) du XVI^e siècle une enclave de la contre-nature. Trois objections à cette affirmation, élaborées au cours des années précédentes et précisées cette année, doivent être rappelées : 1) la contre-nature est un moment des mouvements naturels. L'analyse par Tartaglia de la trajectoire des projectiles (1547) le confirme amplement ; 2) il y a de la technique dans la nature, elle n'est ni secondaire ni dérivée : ce que rappellent la thématique développée au XVI^e siècle des « animaux-techniciens » et l'analyse des corps animés comme objets techniques analysables géométriquement, que produisent tant les textes de médecine et de chirurgie, que le corpus des textes artistiques (Vincenzo Danti). Cette année nous avons pu explorer la coïncidence précise de cette thématique avec le texte des *Mécaniques* du Pseudo-Aristote, traduit et commenté abondamment au XVI^e siècle, coïncidence confirmée par la *Mécanique* inédite de Giuseppe Moletti (1576) éditée par W. Laird ; 3) la nature aristotélicienne n'est pas toujours naturelle, elle est, dans le monde sublunaire, un principe de régularité statistique (*epi to polu*) et de vraisemblance (*eikos*). Nous avons donc pu aborder la singularité de la notion de machine dans la culture aristotélicienne du XVI^e siècle, et non dans le contexte physico-mathématique de la science moderne. Partant des analyses de François De Gandt et de Gian Arturo Ferrari sur la mécanique hellénistique, nous avons abordé la mécanique du XVI^e siècle comme relevant d'un paradigme à peu près inchangé des cours hellénistiques au XVII^e siècle, et sans équivalent moderne (elle englobe la pneumatique, etc.). L'« art et science des machines » n'est en effet appréhendable que dans le registre de la *techne* et son affirmation coïncide au XVI^e siècle avec 1) une enquête globale, de matrice rhétorique et dialectique, sur l'*ingenium*, l'aptitude à inventer et construire des rapports analogiques, 2) l'essor des « mathématiques mixtes ». Dans ce cadre conceptuel, inventer une machine, comme « décrire » un objet naturel, c'est en reconnaître le réseau de causalités qualifiées, différenciées, qui l'expliquent dans sa totalité et sa complexité, saisir sur un mode constructif sa structure interne. Les notions de paradigme, symétrie, module, la mécanique les partage avec l'architecture, la sculpture et la peinture, comme les procédés de calcul par approximation ou le souci d'automatiser les procédures, de les incorporer dans un instrument, un dispositif ou un système de calcul « merveilleux », c'est-à-dire expédient (voir le pantographe de Héron, d'Alberti ou de Jamnitzer). Cette profonde unité de culture explique que les artistes soient partie prenante de l'extrême inventivité instrumentale et mécanique de la seconde partie du XVI^e siècle : les machines sont une acception de la *mimesis*. On conçoit donc qu'artistes et mécaniciens, outre qu'ils peuvent coïncider en un même individu (Buontalenti), entretiennent avec leur prince le même type de relation. En outre la mécanique s'est accréditée dans les cours maniéristes (comme dans les cours hellénistiques) dans le registre de la *meraviglia*. Il s'agit d'un concept-clef dans des aires conceptuelles apparemment éloignées : la mécanique (la « merveille » ouvre les *Mécaniques* du Pseudo-Aristote), les poétiques maniéristes (c'est chez Patrizi, une catégorie unificatrice de tous les niveaux de l'invention poétique), les logiques de l'invention (elle qualifie les opérations de l'*ingenium*). Contrairement à une thématique répandue dans l'historiographie, la mécanique n'est donc pas apparue dans la culture du XVI^e siècle sous les auspices de la contre-nature, mais de l'« invraisemblable merveilleux », catégorie empruntée, après 1540 aux lectures de la *Poétique* d'Aristote. Les dernières séquences du séminaire ont été consacrées à la lecture de la traduction

des *Automates* de Héron d'Alexandrie par Bernardino Baldi (1589), considérées sous l'angle du *mirabile*, c'est-à-dire de la causalité paradoxale qui se déploie dans le déroulement « inexorable avec surprise » d'un spectacle automatique, qui est une véritable tragédie en cinq actes avec entractes, intermèdes, changements de décor à vue et non comme on le croit trop souvent la mise en mouvement de statues animées. Cette conséquentialité paradoxale (la surprise dramatique naît du jeu régulier et constant du contrepoids et des engrenages) qui est propre aux « merveilles automates » décrites par Héron nous a permis de reprendre un point obscur de la *Génération des animaux* (II, 1 734 b 9-17, 741 a), la théorie de la « génération automate » (la lecture de Baldi confirme l'analyse de D. M. Balme).

- 5 Le séminaire Salomon de Caus a poursuivi son exploration de l'évolution de l'art des jardins, de la mécanique et de la perspective autour de 1600. Erik De Jong (Université libre d'Amsterdam), Luke Morgan (Melbourne University, Oxford University), et Pascal Dubourg-Glatigny, ont présenté leurs recherches sur ces trois thèmes dans le contexte nord- et centre-européen (Angleterre, Flandres, Bohème).

Fabienne Durand-Bogaert, *professeur agrégée*

Histoire et critique des traductions

- 6 LE séminaire sur l'archive de la traduction avait fait apparaître ce que l'on pourrait définir comme la marginalité de la traduction au sein de l'espace littéraire et, partant, l'oubli dont semble toujours avoir été victime le traducteur. C'est essentiellement sur ces deux notions que se fonde une histoire, devenue canonique, de la traduction en Occident. Or, il est un paradoxe qui demande à être interrogé : dans l'Antiquité, dans les premiers siècles de notre ère et jusque très tard dans le Moyen Âge, la traduction est au cœur même de la fabrique de la pensée. Il n'y a pas d'exégèse sans traduction, pas d'importation de la richesse des cultures étrangères sans traduction, pas de fabrication de nouvelles langues sans traduction (et la question de la *lectio* médiévale montre assez qu'il n'y a pas non plus de rapport à Dieu possible sans traduction). Mais bien qu'elle soit essentielle à la fabrique de la pensée et du savoir, la traduction ne s'est jamais pensée comme une activité mettant en jeu et assumant l'autorité. Le séminaire a entrepris de se demander pourquoi, en faisant retour à ces textes qui constituent les gisements mêmes de la pensée sur la traduction et en en proposant une étude approfondie. Ont été ainsi longuement commentés : l'*Institution oratoire* de Quintilien (notamment le livre X), dans lequel la traduction est pensée comme un exercice de type rhétorique ; les deux textes de Cicéron respectivement intitulés *Du meilleur genre d'orateurs* et *De l'orateur* (à travers lesquels ont été explorés le rapport *interprètes/orateur* ainsi que la distinction entre les figures de pensée et les figures de mots) ; enfin, plusieurs séances ont été consacrées à la lecture commentée de la lettre de saint Jérôme à Pammachius et de l'*Apologie contre Rufin*. L'enquête se poursuivra l'année prochaine avec la lecture de plusieurs textes de saint Augustin.

Atelier de lecture des textes par la traduction

- 7 CET enseignement, mis en place pour la première fois cette année, s'adresse aux étudiants soucieux d'approfondir leur lecture des textes de sciences sociales. En mettant en regard deux versions d'un même texte de philosophie, d'histoire, de sociologie – l'original et (sa ou ses) traduction(s) –, il s'agit de refaire le parcours de cet « hyper-lecteur » qu'est le traducteur. Trois grands exemples ont été étudiés : l'essai *Heidegger and theology* de Hans Jonas ; deux articles de la sociologue américaine M. Gilbert, et le chapitre de *La volonté de savoir* de Michel Foucault intitulé « Droit de mort et pouvoir sur la vie ». L'examen des différents choix de traduction a permis le dégager le projet général du traducteur et de déterminer de quelle manière la traduction s'inscrit dans la culture d'accueil.

Publications

- 8 Traductions de :
- M. Carruthers, *Machina memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »), 2002, 463 p.
 - M. Newman, « La photographie et la vidéo comme sculpture dans l'œuvre de Erwin Wurm », dans *Erwin Wurm*, sous la dir. de P. Weibel, Ostfildern-Ruit, Hatje Cantz/Neue Galerie Graz, 2002, p. 12-17.
 - P. Herkenhoff, « Une One Minute Sculpture de Erwin Wurm », *ibid.*, p. 22-27.
 - M. Damianovic, « D'instant en instant », *ibid.*, p. 28-34.

INDEX

Thèmes : Signes, formes, représentations